tiens, avec l'utilisation exhaustive des textes antiques jusqu'à Porphyre et Jamblique, qui associe l'histoire religieuse et les avatars de l'*interpretatio* philosophique, a pour fin et pour sommet une iconographie multiple, d'une richesse et d'une qualité de reproduction exceptionnelles ('Dritter Teil: Abbildungen', p. 485-692), qui éclaire par la peinture, la sculpture, la numismatique, le domaine sacré d'Isis, d'Osiris et de Sarapis.

Jean-Marie ANDRÉ.

Archéologie. Histoire de l'art.

Paolo CARAFA, *Officine ceramiche di età regia. Produzione di ceramica in impasto a Roma dalla fine dell'VIII alla fine del VI secolo a. C.* (Studia Archaeologica, 80) : Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1995, 276 pages, nombreuses figures.

Ce travail s'inscrit dans le prolongement des fouilles conduites par A. CARANDINI, entre 1985 et 1993, en contrebas de la pente nord du Palatin. Tout en révélant des vestiges du plus ancien système de fortification connu pour Rome, et l'existence en ce lieu de demeures « aristocratiques » dès les années 530-520, ces investigations ont livré un ensemble consistant de fragments de céramique qui couvrent sans solution de continuité la période allant des années 730 à la première moitié du V^e^ siècle.

Le livre de P. CARAFA se présente comme un essai de classification de ce matériel. À l'intérieur des quatre classes canoniques (« impasto bruno », « impasto rosso », « coarse ware » et « impasto chiaro »), des formes et des groupes qui en constituent les sous-ensembles, ces fragments sont répartis en types déterminés sur la base des particularités du bord de chaque vase. Ces types sont au nombre de 684, à quoi il faut ajouter ceux qui ont trait à la décoration. Pour chacun l'auteur indique les autres contextes archéologiques de la Rome archaïque dans lesquels il figure. Ces rapprochements s'étendent à l'Étrurie méridionale et au Latium puisque, tout au long de la période envisagée, l'*Vrbs* se trouva en situation d'homogénéité culturelle avec ces deux zones.

Cette classification autorise plusieurs conclusions que P. CARAFA énonce en termes toujours nuancés. Les unes sont d'ordre technique. La principale a trait aux innovations attestées dans le domaine de la céramique à « impasto rosso » ou « bruno » dès les années 730. Parce qu'elles se traduisent par la diffusion de formes nouvelles rapidement standardisées, nous avons la quasi-certitude que des artisans spécialisés se substituèrent alors au système de production domestique. La tradition relative aux *figlinae* de l'Esquilin mentionnées dans les *sacra Argeorum* suggère que leurs ateliers étaient regroupés en quelques zones. Inversement, si elle peut refléter la multiplication de ces ateliers, la prolifération de types nouveaux peu standardisés que l'on constate, pour la « coarse ware », dans le milieu du VI^e^ siècle atteste sans doute en même temps la renaissance d'une forme de production domestique : l'existence d'un four dont les restes ont été identifiés sur la pente nord du Palatin constitue peut-être un indice en ce sens, s'il est vrai qu'il faille le mettre en rapport avec les demeures « aristocratiques » situées en contrebas.

Certaines particularités de ces phénomènes sont autant d'indices de faits sociaux en même temps que culturels. La plus marquante tient à la présence, dans le matériel étudié, de ce qu'on peut appeler vaisselle de banquet. Comme P. CARAFA le

souligne, elle est à mettre en rapport avec la pratique du *symposium* au sein des aristocraties dont l'existence est alors attestée dans l'*Vrbs* et le Latium. Rappelons à ce sujet que la tendance est aujourd'hui à considérer que la tradition des *carmina conuiualia* nous reporte à l'univers de ces petits groupes.

Bref, un travail bien conduit, mais dont les conclusions doivent être testées à la lumière d'études à venir portant sur d'autres ensembles qui couvrent la même période. L'auteur a conscience de cet état de choses. Il est tout désigné pour s'engager dans cette voie. Souhaitons lui de pouvoir avancer une entreprise qui contribuera à affiner les classifications et à éclairer le contexte économique et social de l'époque royale.

Jean-Claude RICHARD.

Alessandra COPPOLA, *Archaiologia e propaganda. I Greci, Roma e l'Italia* (Problemi e Ricerche di Storia Antica, 18) : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1995, 214 pages.

Élève de L. BRACCESI et déjà connu grâce à plusieurs articles, A. COPPOLA publie aujourd'hui un livre dont le titre explicite le propos. Il procède de la conviction que mythes d'origine, légendes de fondation et, plus généralement, tout ce qui relève de « l'archéologie » forment une matière en perpétuelle évolution. Si, par nature, les vulgates font la part belle aux « motifs classés » (expression que nous empruntons à J. POUCET), l'existence de ceux-ci n'exclut pas dans le détail le foisonnement des variantes. Mais l'essentiel est pour l'auteur que ce processus a toujours une signification politique. Dans ses divers états, il reflète soit des aspirations à l'hégémonie soit le besoin d'alliances nécessaires à l'affirmation d'une volonté de puissance soit la recherche de précédents lointains susceptibles de légitimer telle ou telle entreprise.

Cette approche des patrimoines « historiographiques » n'est pas neuve. Pour nous en tenir à un passé récent, G. VALLET l'avait utilisée, de manière il est vrai épisodique, dans son analyse de traditions relatives à la fondation et au peuplement des cités grecques de Sicile. Plus près de nous, D. BRIQUEL a mis en lumière la signification idéologique de quelques aspects de la légende pélasgique qui doivent s'interpréter à la lumière de ce que l'on sait des rapports entre les Étrusques, Syracuse et Athènes au V^e^ siècle. Mais l'originalité du travail d'A. COPPOLA tient à ce qu'elle fait un usage systématique de ce type d'approche dans lequel elle reconnaît la clé permettant de déchiffrer des données qui, une fois décodées, peuvent pallier sur certains points le silence des sources proprement historiques.

Sous la forme où nous les saisissons, elle s'applique à montrer que les composantes de cet ensemble peuvent porter alternativement la marque d'influences eubéennes (pour l'époque de la colonisation du monde grec occidental), puis athéniennes et syracusaines, enfin romaines. Cette grille d'interprétation est plaquée sur les traditions qui forment la trame des onze chapitres du livre (1 *Aspetti della leggenda troiana in occidente*; 2 *I Pelasgi e gli Ioni*; 3 *I Tespiadi e gli Aborigeni*; 4 *Eracle e i Siculi nel Lazio*; 5 *I Teleboi e i Sarrastri*; 6 *I Campi Flegrei in Eschilo*; 7 *L'etimologia di Baia e il tradimento di Enea e di Antenore*; 8 *Le origini di Pisa*; 9 *Eracle a Locri*; 10 *Oreste in Italia e in Sicilia*; 11 *Il Palladio*). S'il arrive, comme dans le chapitre 1, que le lecteur ait peine à suivre la démonstration qui lui est assénée et doive reprendre haleine face au feu nourri d'arguments qui s'abat sur lui, la vérité oblige à dire que les rapprochements proposés par A. COPPOLA et ses intuitions emportent le plus souvent la conviction. En ce qui concerne deux pro-

blèmes qui lui sont familiers (cf. les chapitres 2 et 7 dans lesquels il est respectivement question d'*O. G. R.*, 2, 1-4 et 9, 2), le recenseur donne une adhésion pleine et entière aux solutions qui sont avancées et se fait un devoir de souligner la virtuosité d'une démarche tout au long de laquelle l'analyse ne cesse de rebondir.

Bref, un livre tonique et suggestif. A. COPPOLA a choisi d'opter pour le sens à propos de formes de la tradition que l'on est de prime abord enclin à mettre en compte d'accidents de transmission, sinon de fantaisies érudites. Si l'usage en est parfois poussé à ses limites extrêmes, il est clair que le principe d'explication retenu n'appelle pas de critique de fond et qu'il conduit souvent à des résultats neufs. Les deux derniers chapitres nous paraissent significatifs de ce point de vue. On saura gré à l'auteur d'avoir extrait de notices ou de lemmes de prime abord peu gratifiants ce qui, à un moment donné, en fit l'actualité et l'intérêt. Son livre prouve, s'il en était besoin, qu'a fréquenter assidument les *FGrH* ou d'autres sommes érudites, on n'est jamais trompé sur la valeur de la marchandise.

Jean-Claude RICHARD.

Antonella PAUTASSO, *Il deposito votivo presso la porta Nord a Vulci. Corpus delle stipi votive in Italia VII, Regio VII, 3* : Rome, 1994 (= *Archaeologica* 107), 120 pages, 51 planches hors texte, dont 47 de photographies noir et blanc.

Poursuivant la publication du *corpus* des *stipi* votifs d'Italie, A. PAUTASSO répertorie dans ce beau livre les éléments du dépôt votif de la Porte Nord de Vulci, découvert en 1956 au cours des fouilles dirigées par R. BARTOCCINI et S. PAGLIERI et qui n'avait pas été intégralement publié jusqu'ici. Le classement suivi par l'auteur est identique à celui des précédents volumes. On y trouve des têtes seules (dont deux à double visage), un grand nombre de représentations d'enfants au maillot, des terre-cuite (quelques statuettes de divinités et la base d'un *thymaterion*), quelques statues (5 d'enfants assis), des sculptures architectoniques ; un appendice répertorie céramiques, monnaies et bronzes. Chaque catégorie est précédée d'une brève introduction qui en rassemble les traits dominants ou originaux relatifs à la typologie, à la chronologie, au style ; chaque objet de la catégorie est ensuite décrit avec précision. Une série de très belles photographies complète le volume, ainsi que deux planches de croquis de céramiques. Le matériel est instructif ; par exemple la représentation de têtes voilées comme de têtes sans voile montre qu'en dépit de la conquête romaine la tradition grecque du sacrifice *capite aperto* a persisté en Étrurie méridionale parallèlement à la coutume romaine du sacrifice *capite operto*, même à époque tardive (II^e^ siècle). Certaines découvertes permettent même de remettre en question des idées reçues. Le grand nombre de représentations de nourrissons (46, tous pourvus de la traditionnelle *bulla*) avait d'abord laissé croire qu'il s'agissait d'un culte dédié à une divinité féminine proche de Junon-Ilythie. Mais la présence sur le site de divinités résolument masculines, comme Janus, les Lares ou *Fufluns* (le Dionysos étrusque) montre qu'il n'en est rien. La tendance à attribuer systématiquement les représentations d'enfants au maillot à des divinités féminines, déesses de la naissance ou courotrophes, se trouve ici infirmée. L'ex voto ithyphallique (peint en rouge de surcroît) confirme que c'est la fécondité masculine qui est ici concernée, d'autant plus qu'il n'y a pas de reproduction d'organes génitaux féminins ; j'ajouterai que l'absence de parturientes va dans le même sens. Chaque divinité masculine présente sur le site s'explique fort bien par ses correspondants grecs ou latins. Mais il est plus difficile de rendre compte de l'hétérogé-

néité de ces cultes dans le même dépôt votif. Il ne s'agit pas de cultes guérisseurs : le nombre réduit d'ex voto anatomiques rend l'hypothèse peu crédible. La clef de lecture proposée par l'auteur est judicieuse. Tenant compte à la fois de la situation géographique, à la limite de la ville, et de la personnalité des dieux, elle suggère d'y reconnaître un culte « frontalier », dans tous les sens du terme. Ces divinités sont des divinités de la porte, du passage ; c'est bien établi pour Janus ; c'est probable pour les Lares qui protègent les différents lieux auxquels ils sont attachés, ville et campagne, maison et carrefours, et par conséquent assurent les frontières entre ces différents territoires ; mais ils patronnent également le passage initiatique de l'enfance à l'adolescence (c'est au Lare qu'est consacrée la fameuse *bulla* qu'arborent tous les enfants représentés) et le passage de la vie à la mort (le culte de la Mère des Lares, Acca Larentia, est un culte funéraire). Le culte a une couleur dionysiaque certaine, mais qui n'inclut pas les aspects orgiastiques qui déclenchèrent la répression de 186 et la destruction des lieux de réunion des thiases bachiques à Bolsena. Le *Fufluns* de Vulci est un dieu de la fertilité des champs et des hommes : telle est la finalité de l'hiérogamie mythique qui associe Ariane au dieu ; mais c'est aussi un culte à caractère catacthonien, qui assure le salut du fidèle comme celui d'Ariane elle-même. Il s'associe donc aisément au culte de Janus et à celui des Lares : tous ont pour fonction de veiller à un passage, qu'il s'agisse concrètement de passer de la campagne à la ville, de la mort à la vie, de l'enfance à l'adolescence ou de la vie à la mort. On saura gré à A. PAUTASSO d'avoir su ordonner en un ensemble cohérent des données cultuelles apparemment hétérogènes. Cependant une comparaison du *Fufluns* de Vulci avec la vieille divinité *Liber* aurait été la bienvenue et aurait confirmé la position de l'auteur : on sait qu'il était promené sur un char à travers la campagne pour assurer la fertilité de la terre et des humains, sous la forme d'un phallus gigantesque que les plus nobles matrones couronnaient de fleurs ; le phallus de notre dépôt votif et les représentations d'enfants au maillot, dans le contexte dionysiaque bien dégagé par A. PAUTASSO, me semblent aller exactement dans le même sens. Enfin on saura gré à l'auteur d'avoir utilisé à bon escient les recherches de ses prédécesseurs, y compris celles de savants français comme G. CAPDEVILLE pour Janus ou F. MASSA-PAYRAULT et J.-M. PAILLER pour le culte dionysiaque. On aurait seulement souhaité un peu plus de rigueur dans les citations des ouvrages français : la note 435 ne contient pas moins de 4 erreurs en 4 lignes (« souteraines » pour « souterraines » ; « les terre cuites » pour « les terre cuites », « trone » pour « trône » et « neauvautés » pour « nouveautés »). Mais ce détail mineur ne gâtera pas notre plaisir à découvrir et apprécier l'intérêt des découvertes de la porte Nord de Vulci avec un guide aussi ingénieux dans l'interprétation que scrupuleux dans la description.

N. BOËLS-JANSSEN.

Françoise MAYET, Anne SCHMITT et Carlos Tavares DA SILVA, *Les amphores du Sado (Portugal). Prospection des fours et analyse du matériel* : Paris, Diffusion de Boccard, 1996, 230 pages, illustrations, cartes, index, 10 planches hors-texte.

Co-dirigée par la Mission archéologique française au Portugal et le Musée d'Archéologie et d'Ethnographie du district de Setúbal, la collection *Exploration archéologique du Sado* comptait déjà deux volumes : *Les amphores lusitaniennes* (1990) et *Un grand complexe industriel à Tróia (Portugal)* (1994), qui ont fait l'objet d'un compte rendu dans la *R. É. L.* lors de leur parution. Ce nouvel ouvrage se rattache à l'un et à l'autre, comme l'indique son titre et ainsi que le rappelle son

Introduction, où sont résumés le programme de recherches lancé en 1988 sur les salaisons et sauces de poissons de la basse vallée du Sado, la typologie des amphores lusitaniennes, le milieu biophysique de la région (étudié en détail dans le livre de 1994).

Le présent ouvrage se compose de trois chapitres de taille inégale. Le premier est le plus long (p. 29-119) car il décrit le matériel et les résultats de prospections menées sur sept sites, d'Alcácer do Sal (*Salacia*) à Setúbal (*Caetobriga*). Le second (p. 121-165) tire les enseignements d'une analyse pétrographique des pâtes (par microscopie en polarisation) permettant de différencier les exemplaires du Sado, du Tage et de l'Algarve. Le troisième (p. 167-186) étudie la provenance du matériel amphorique des villas romaines de São Cucufate en Alentejo, site de consommation bien connu depuis sa publication en 1990. Enfin les pages 187 à 230 sont consacrées aux annexes (bibliographie, index) et aux conclusions générales (en français et portugais). Sans entrer dans les détails purement techniques ou archéologiques de ces dernières, on peut indiquer ce qu'elles apportent à l'histoire économique de la région.

Son évolution est désormais mieux connue grâce aux nombreux sites étudiés dans la vallée et l'estuaire du Sado. Une modeste production de salaisons et d'amphores Dressel 14 apparaît autour de *Caetobriga* dans le second quart du I^er^ siècle ap. J.-C. Le développement rapide et considérable de ces activités industrielles provoque bientôt leur séparation : au milieu du siècle, les installations de salaisons et de sauces de poissons sont désormais regroupées dans la presqu'île de Tróia (en face de *Caetobriga*), tandis celles d'amphores occupent toute la vallée inférieure du Sado jusqu'à la hauteur de *Salacia*. Si le déclin de cette cité à la fin du siècle suivant semble entraîner la fermeture des ateliers voisins, d'autres restent en activité mais on assiste à un regroupement des sites et à une transformation des contenants : la Dressel 14 tardive évolue vers les formes Almagro 51c et 50 pour s'adapter à des produits plus petits où dominent les sardines. De même constate-t-on une partition du grand complexe de Tróia dans la première moitié du III^e^ siècle, lorsqu'il est reconstruit en plusieurs unités utilisant des bassins de capacité réduite. Proches de *Caetobriga*, ces établissements subsisteront jusqu'au V^e^ siècle mais n'utiliseront plus que les amphores de trois ateliers situés dans l'estuaire du Sado.

En matière de typologie, les auteurs insistent avec raison sur sa non-exclusivité. Même si l'amphore Dressel 14 semble la forme la plus courante des ateliers du Tage et du Sado, mieux vaut ne pas la qualifier de « lusitanienne », de telles appellations géographiques pouvant se révéler inexactes ainsi que l'a montré l'exemple de la Gauloise 4 (qui s'avère avoir été fabriquée aussi en... Catalogne). De même a-t-on longtemps pensé que les amphores tardives Almagro 50 et 51c venaient uniquement de Lusitanie : on en connaît maintenant produites en Galice ou dans la baie de Cadix et cette situation peut encore évoluer. Plus que l'origine, le type de fabrication semble déterminant mais on se heurte alors à l'imprécision de la terminologie : les auteurs proposent donc d'appeler « lieu de production » les fours ou ateliers (qui peuvent recouvrir des réalités très diverses) et « centre de production » un ensemble de sites (comme ici la basse vallée du Sado) ayant fabriqué des objets semblables à l'œil nu. Seule l'étude pétrographique peut confirmer et affiner ce tableau, en permettant « de dire que la vallée du Sado, qui forme une zone géographique bien limitée de production d'amphores, fait partie d'un centre de production plus vaste, englobant Tage et Sado ».

Nicole DUPRÉ.